

OUI,

je vous donnerai à voir le fantôme en peinture ! Imaginez Jean-Paul Kitchener, déplaçant, transportant, répertoriant, photographiant, encadrant, établissant le catalogue de ses collections, sortant de ce travail tout couvert d'une poussière blanche, ni drogue, ni anthrax, ni surtout farine, mais mouture extraordinaire venue des œuvres extraites de leur caisse et réveillées de leur sommeil. Imaginez Jean-Paul Kitchener, hypersensible sous cette pellicule, énonçant, magistral : Je vous montrerai le fantôme en peinture ! et conduisant pour nous une sarabande, haute en couleurs, de fantômes. Tel qui danse dans les papiers déchirés de Judith Wolfe, tel autre qui accompagne la main de Salim Le Kouaghet œuvrant à ses aplats de couleur, tel fantôme de Xavier Escribà, toréro d'autrefois s'enroulant au milieu d'une arène, et le fantôme du fantôme qui donne aveuglément son titre à la clarté peinte par Spencer Burrows, et quelques autres fantômes que nous aurons profit et joie à connaître, à fréquenter, à aimer. Par exemple celui d'untel, et pourquoi pas aussi le mien, saluant mon ami Jean-Paul, l'inventeur du fantôme en peinture, et les fantômes de Truc et de Chose.

Trêve d'humour. Le concept de fantôme a le mérite d'être plus familier, plus accessible, plus répandu que celui de l'aura. Inventée au 19^{ème} siècle par le délire photographique du docteur Baraduc, et comme mise en évidence par ses orgies de révélateur, l'aura d'abord nomme ce vent de l'âme qui, selon ce grand fou de la photographie, émane d'un être humain, et qui explique, à son avis, tout ce qui se montre inexplicable. Envisagée ensuite par Walter Benjamin comme un concept qui rend compte de la singularité d'une œuvre d'art, l'aura est devenue « une trame singulière d'espace et de temps : unique apparition d'un lointain, si proche soit-il », ce par quoi nous attendons, devant les choses visibles, que « l'instant ou l'heure aient part à leur manifestation ». L'aura, dont Georges Didi-Huberman file au long de ses livres sur les images, sinon la métaphore, du moins la pertinence, interrogeant inlassablement comment faire devant elles, ajoutant au regard que l'on porte sur une œuvre le regard que l'œuvre porte sur nous. Mais que ce soit une manière douce d'halluciner, il ne le pense pas.

Voilà le nœud du problème. Impossible de me tenir durablement devant la peinture, devant une image, sans acquiescer, d'une façon ou d'une autre, à cette réciprocité, à ce respect, « Ce que nous voyons, ce qui nous regarde » (c'est le titre d'un ouvrage de Didi-Huberman), ultime repaire de l'animisme, un scandale pour la raison, mais un rempart pour résister à ceux qui prétendent qu'on peut tout savoir des choses, et de l'âme. Impossible d'y échapper, à moins de tenir toujours devant l'art cette attitude : les choses sont ce qu'elles sont, pas plus, le sacré n'a pas lieu ni besoin d'être. Car il ne s'agit pas pour moi que d'images et de peinture, mais d'une entreprise pour accéder au réel en dépit des obstacles que lui opposent les eaux froides du calcul égoïste, etc. Oui, le réel, pour le peintre que je suis, un horizon à atteindre, qui se dérobe toujours, pour un philosophe de la déception, je ne sais pas, ne veux pas trop le savoir.

Faites-en quand même l'expérience de « ce que nous voyons, ce qui nous regarde », non seulement devant les images, mais dans l'espace de la réalité. N'importe où. Dans le métro par exemple, imaginez que les autres voyageurs, noyés dans leur bulle, dans leurs pensées, enfermés dans leur regard intérieur, vous regardent, vous observent, ont affaire avec vous, pour vous comprendre dans l'espace de leur étrangeté, dans la sphère de leurs préoccupations, au pire, si vous êtes enclin à la schizophrénie ou à la paranoïa, pour vous menacer. Alors vous verrez avec un supplément d'acuité, vous aurez une meilleure approche du réel, dussiez-vous craindre un moment d'in-tranquillité, ou quelque peur.

Oui, affrontons la contradiction, renouvelons le vieux cliché du fantôme comme manifestation d'une réalité supérieure. Ici, à Sainte-Anne La Palud, dans le silence de son atelier, si proche du bruit des vagues et des rumeurs de l'océan, Jean-Paul Kitchener nous invite à croire, paradoxalement, sans le croire, ce que nous racontent, nous murmurent ou nous hurlent les fantômes de la peinture, pour mieux voir la peinture, et aussi le métro parisien.

Francis Bérezné. 2009